

BRUNO RAMIREZ, *L'histoire à l'écran*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 2014, 333 pages

Christine Provost

Volume 9, numéro 3, été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78175ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Provost, C. (2015). Compte rendu de [BRUNO RAMIREZ, *L'histoire à l'écran*, Montréal, les Presses de l'Université de Montréal, 2014, 333 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(3), 27–27.

suite de la page 26



Montesquieu). Les notes de bas de pages, bien présentes, font surtout office de notes explicatives et la bibliographie est particulièrement mince, surtout en comparaison de l'index qui rappelle l'omniprésence de l'événementiel dans cette étude. Plusieurs affirmations auraient nécessité des références plus explicites pour moins faire reposer la trame sur l'érudition de l'auteur, tandis que certaines citations ne sont carrément pas accompagnées de références (p. 50). Qui plus est, en négligeant de recourir aux travaux historiens récents (sauf quelques rares exceptions), Gagnon risque fort de ne présenter qu'une vision très partielle des événements et de la société canadienne du 18^e siècle. Cela se répercute sur le propos qui semble tenir pour acquise une certaine vision de l'identité canadienne avant 1760, ce que l'historiographie récente a critiquée. Ainsi, aux pages 46 et 58, il avance l'idée d'une canadienité affirmée, allant même jusqu'à prétendre à une véritable rivalité entre Canadiens et Français. À tout le moins, aurait-il pu citer Bougainville qui, par ses

Écrits du Canada, cautionne largement cette vision. Gagnon a tout à fait le droit de prétendre à cette interprétation (laquelle demeure d'ailleurs dominante), mais il semble ignorer (du moins rien dans l'ouvrage ne le laisse voir le contraire) des ouvrages incontournables, dont *Le peuple, l'État et la guerre au Canada sous le régime français* de Louise Dechêne (2008) qui propose une vision différente et qui évoque une « guerre de Seize ans » pour désigner la période justement étudiée par Gagnon. On aurait souhaité qu'il tienne compte de ces réflexions récentes ou encore de celles d'Alain Laberge sur les fêtes entourant en France le Traité de Paris, question de nuancer la paix « honteuse » (p. 21, 101). Enfin, on s'étonne plus encore qu'un classique comme *La Guerre de la Conquête* de Frégault, pourtant réédité en 2009 par Fides, ne figure pas à sa bibliographie. Autant de lacunes qui minimisent la valeur scientifique de cet ouvrage. Bref, si je n'en conseillerais pas la lecture à des étudiants universitaires, le livre est bien écrit et pourra procurer un agréable moment de réflexion à un lectorat moins exigeant sur le plan de la démarche historique. ❖

BRUNO RAMIREZ L'HISTOIRE À L'ÉCRAN

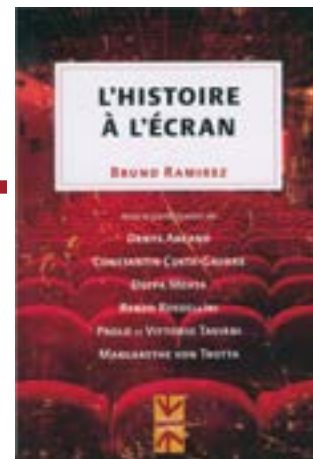
Montréal, les Presses de l'Université de Montréal,
2014, 333 pages

Bruno Ramirez est professeur d'histoire à l'Université de Montréal. Il est aussi un scénariste bien connu pour ses films et documentaires, dont *La Sarrasine* (1992) et *Caffè Italia, Montréal* (1985). Dans cet ouvrage, il témoigne de ses deux professions conjuguées. Selon lui, la discipline historique est une chasse-gardée tellement close qu'elle accepte rarement de voir d'autres que des historiens s'immiscer dans son domaine. Mais puisque ceux-ci ont délaissé l'espace public pour se replier sur les cercles universitaires, le cinéma a pris leur place et a fait l'éducation historique de la population. Le cinéma a beau être une industrie qui ne cherche le plus souvent qu'à faire de l'argent, certains cinéastes ont tout de même le désir de montrer le passé de la manière la plus véridique possible.

C'est le cas notamment de ceux que l'auteur interroge dans la deuxième partie de son ouvrage. Ramirez nous convie à rencontrer Paolo et Vittorio Taviani, Denys Arcand, Deepa Mehta, Constantin Costa-Gavras, Renzo Rossellini et Margarethe Von Trotta. Cette section illustre de manière fort vivante le propos de la première partie, dans laquelle l'auteur discute de l'utilisation du passé par le cinéma, de ses contraintes et de ses possibilités immenses pour enseigner l'histoire.

Dès les débuts du cinéma, à la fin du XIX^e siècle, certains ont vu dans le passé un potentiel important de récits et surtout de héros nationaux, qui ont été mis en scène dans leurs films. Depuis quelques décennies, des cinéastes utilisent le passé pour parler du présent. C'est le cas entre autres de Paolo et Vittorio Taviani; ce procédé, disent-ils, leur permet de ne pas se censurer. Pour ancrer leurs personnages dans une époque réelle et rendre le récit crédible, les frères Taviani font de très nombreuses recherches. Il n'empêche que l'utilisation de la fiction ne plaît pas toujours aux historiens, qui ont tendance à refuser la part d'invention attachée au traitement d'un personnage historique dans un film de fiction. S'il n'y a pas de preuves, on ne peut pas en parler, semblent penser certains d'entre eux.

Pour convaincre du contraire, Ramirez parle de sa propre expérience de cinéaste. Ses films s'inspirent grandement de ses recherches : de son « point de vue d'historien, il s'agissait désormais de mettre la fiction au service de l'histoire » (p. 151). Un film de fiction doit reposer sur un récit accrocheur et les recherches de Ramirez lui ont permis de bâtir une histoire à la fois crédible et pourvue d'une valeur narrative. L'historien en lui a dû faire quelques compromis, par exemple de couper dans les informations trop longues ou inutiles pour l'intrigue. Mais comme Costa-Gavras le dit dans la seconde partie du livre, on peut, malgré ce



genre de coupures, garder « l'éthique des événements, [...] l'éthique des personnages » (p. 267). Si les cinéastes ne montrent que ce qui est vérifié et vérifiable, ils font du documentaire, alors qu'ils veulent aussi faire de la fiction. Pour Ramirez, l'important c'est la plausibilité des faits qu'on montre à l'écran. Grâce aux recherches effectuées, le cinéaste peut donc recréer l'époque et même raconter l'histoire d'un personnage historique tout en gardant plausibles les séquences inventées. C'est pourquoi la recherche historique est importante pour les cinéastes que Ramirez appelle des « historiens occasionnels » (p. 77). La force du cinéma, c'est qu'il peut nous plonger dans une époque, un univers parfois totalement inconnu en seulement quelques minutes et nous le rendre réel, ce que les monographies ne réussissent que très rarement. Le cinéma devrait donc être davantage accepté par les historiens, comme un moyen d'enseigner l'histoire.

Cet ouvrage de Bruno Ramirez fait réfléchir sur la place du cinéma dans notre société. On peut se demander jusqu'à quel point la population en général acquiert ses notions d'histoire par les films de fiction, où la rigueur n'est pas toujours de mise. Heureusement, certains cinéastes ont fait preuve de beaucoup de rigueur dans leur recherche et, malgré certains anachronismes, l'esprit de l'époque ou de l'événement y est respecté. Ramirez écrit d'une manière fluide et ses exemples aident à la compréhension. La deuxième partie, dans laquelle il discute avec divers cinéastes de l'Amérique et de l'Europe, permet de saisir comment ceux-ci ont utilisé le passé dans leurs films. À cet égard, on me permettra de dire que les entrevues avec Denys Arcand et Constantin Costa-Gavras m'ont semblé particulièrement intéressantes, parce que le premier a reçu une formation en histoire et témoigne de son propre point de vue sur le sujet, et que le second montre bien les contraintes qui empêchent les cinéastes de présenter l'histoire de manière totalement véridique.

Au total, Ramirez a écrit un ouvrage qui fera réfléchir.

Christine Provost

Candidate à la maîtrise en études québécoises, UQTR